

### 2.3.1. Ricardo : le coût de production détermine la valeur

David Ricardo est l'un des plus grands économistes de l'histoire. La plupart des grands économistes ultérieurs sentiront le besoin de se situer par rapport à lui. Comme nous le verrons plus loin, un courant de pensée économique se réclame encore aujourd'hui de ses théories.

Sa vocation d'économiste ne fut pas précoce. Ricardo s'engagea d'abord dans les affaires où il fit fortune très rapidement comme agent de change à la bourse de Londres. A l'âge de vingt-sept ans, il découvrit la *Richesse des Nations* qui l'impressionna.

C'est dans les débats monétaires que Ricardo eut la première occasion de se distinguer comme économiste. Voyons le contexte. A cette époque, l'or était encore la forme monétaire la plus courante et les billets de banque, émis par différentes banques privées, des certificats dont le détenteur pouvait demander la conversion en or. Les craintes quant à un débarquement français en Angleterre suscitèrent un début de panique en 1797, ce qui décida le gouvernement britannique à décréter l'inconvertibilité des billets de la Banque d'Angleterre. La situation se calma ensuite, mais le gouvernement ne décida pas le retour à la convertibilité. S'engagea alors tout un débat connu sous le nom de *controverse bullionniste*<sup>1</sup>.

Deux thèses s'opposaient : d'une part les *bullionistes* réclamaient le retour à la convertibilité. Ils craignaient l'inflation entraînée par l'émission excessive de papier-monnaie. La convertibilité des billets représente un mécanisme autorégulateur de leur quantité et donc un gage de la stabilité des prix. La thèse opposée, celle des *anti-bullionistes* était favorable au statu quo. C'était le camp des optimistes qui faisaient confiance dans l'autorégulation du marché.

Ricardo fut l'une des voix bullionistes les plus écoutées. Il publia en 1810 un pamphlet intitulé « The High Price of Bullion, a Proof of the Depreciation of Bank Notes » qui fut un franc succès. En 1819, le gouvernement décida le retour à la convertibilité, ce dont la renommée de Ricardo profita beaucoup. En 1816, Ricardo avait publié un autre pamphlet demandant qu'on modifie le statut de la Banque d'Angleterre, pour en faire une banque centrale capable et désireuse de contrôler la masse monétaire suivant des critères objectifs plutôt que de se préoccuper exclusivement de son propre profit.

Mais Ricardo pense que « to determine the laws which regulate (the) distribution is the principal problem of Political Economy »<sup>2</sup>. La répartition du produit entre la rente, le profit et le salaire occupe donc l'essentiel de son œuvre majeure « On the Principles of Political Economy and Taxation », parue en 1817.

Ricardo prend comme point de départ la théorie de la valeur-travail initiée par Smith. Il apporte cette double mise au point très importante :

1-la valeur d'échange est indépendante de l'utilité, mais il n'y a pas de valeur d'échange sans utilité.

2-la théorie de la valeur travail ne s'applique qu'aux biens reproductibles en série dans le cadre de la concurrence. A propos des biens tels les vins de grand cru, les œuvres

---

<sup>1</sup> De l'anglais « bullion », qui signifie « lingot ».

<sup>2</sup> Ricardo [297] p. 5

d'art etc, Ricardo note : « (their) value is determined by their scarcity alone. No labour can increase the quantity of such goods and therefore their value cannot be lowered by an increased supply (...) Their value is wholly independent of the quantity of labour originally necessary to produce them »<sup>3</sup>.

Comme Smith, Ricardo distingue l'état primitif et l'état avancé de l'économie. L'état primitif n'est pas a priori le cas le plus intéressant, mais l'analyse ricardienne de cas servira de base à la théorie marxiste de la valeur-travail. Dans l'état primitif, la valeur est réglée par la quantité de travail incorporée. Le capital rapportant de l'intérêt est censé ne pas encore exister ; néanmoins, le travailleur-producteur achète des outils et des matières premières, qui ont une valeur préexistante ; qu'en advient-il ? Ricardo écrit : « not only the labour applied immediately to commodities affect their value but the labour also which is bestowed on the implements, tools and buildings, which much labour is assisted »<sup>4</sup>. Illustrons par un exemple chiffré: un producteur produit 100 unités par an, correspondant à 2000 heures de travail. Il utilise un outil qui a une durée de vie de 5 ans et qui a coûté 4000 heures de travail. La valeur unitaire de sa production intégrera 28 heures de travail, soit la somme de 20 heures directes et 8 heures indirectes.

Ricardo délaisse ensuite cet état primitif pour s'intéresser au cas plus actuel d'une production où le capital joue un rôle important. Là, sa théorie diverge de celle de Smith, tout en partageant la même philosophie de la valeur déterminée par le coût de production.

Ricardo s'attache à la structure du capital. Le capital fixe peut avoir une valeur-travail plus ou moins élevée. Sa durée de vie productive peut être plus courte ou plus longue. Les proportions respectives du capital fixe et du capital circulant peuvent différer. « It is also to be observed that the circulating capital may circulate, or be returned to its employer, in very unequal times »<sup>5</sup>. C'est donc un tableau contrasté qu'offre le capital investi dans les différentes branches industrielles. Comment prendre en compte cette diversité dans la détermination de la valeur ? Pour y arriver, Ricardo introduit un nouveau concept promis à un bel avenir : *la période de production*. La formulation est encore vague, comme en témoigne ce bout de phrase qui semble faire office de définition : « the length of time which must elapse before the most valuable can be brought to market »<sup>6</sup>.

De deux marchandises incorporant la même quantité de travail, celle dont la période de production est la plus longue aura une valeur plus élevée, car elle devra « payer » l'intérêt au capitaliste plus longtemps. Ricardo donne l'exemple d'une production *A* qui nécessite le travail de cent hommes pendant un an et une production *B* nécessitant le travail de cent hommes pendant deux ans. La valeur de *B* sera plus du double de la valeur de *A*. La valeur de la marchandise ne dépend donc plus de la seule quantité de travail, mais également de la période de production et du taux de profit.

---

<sup>3</sup> Ricardo [297] pp. 9-10

<sup>4</sup> Ricardo [297] p. 22

<sup>5</sup> Ricardo [297] p. 31

<sup>6</sup> Ricardo [297] p. 34

Les commentateurs actuels de Ricardo résumant parfois sa théorie de la valeur en recourant à des équations comme celle-ci :

$$V_a = \sum_1^T L_t \cdot (1+r)^t \quad (2.1)$$

où  $V_a$  est la valeur d'échange du bien A  
 $L_t$  est le temps de travail dépensé au temps  $t$   
 $r$  est le taux de profit  
 $T$  est la durée de la période de production

Le taux de profit,  $r$ , tend à être le même dans tous les secteurs de production, sinon, il se produirait un afflux de capital dans les secteurs où il est supérieur et cette abondance de capital y ramènerait le taux au niveau normal ; l'inverse se produirait dans les secteurs où  $r$  est inférieur. Ce taux de profit n'est pas indépendant du taux de salaire. Le revenu national est comme un gâteau à répartir entre le profit et le salaire : « there can be no rise in the value of labour without a fall of profits »<sup>7</sup>.

Le lecteur pourrait s'étonner qu'à la place de (2.1), nous n'ayons pas écrit la formule :

$$V_a = \sum_1^T L_t \cdot w \cdot (1+r)^t \quad (2.2)$$

où  $w$  est le salaire réel

Elle serait plus correcte, mais la simplification nous fait éliminer les variables qui ne sont pas indispensables. Or Ricardo s'ingénie à montrer que le salaire n'a pas d'influence directe sur la valeur relative, car il subit le même processus d'uniformisation par la concurrence que le taux de profit. Certes, Ricardo avait soutenu la thèse de Smith sur le facteur multiplicatif affectant certains travaux plus qualifiés ou plus pénibles, qui a pour effet de différencier  $w$  ; mais il estime pouvoir simplifier.

Ayant éjecté le taux de salaire comme facteur DIRECT, Ricardo le rappelle comme facteur influençant la valeur INDIRECTEMENT. En effet, vu que le salaire et le profit sont les deux composantes du revenu et que celui-ci est considéré comme donné, on a  $r = f(w)$  où la fonction  $f$  est décroissante. La formule de la valeur devient :

$$V_a = \sum_1^T L_t \cdot (1+f(w))^t \quad (2.3)$$

L'explication de l'influence indirecte du taux de salaire sur la valeur est l'un des apports décisifs de Ricardo. Beaucoup d'économistes, dont Smith, ont affirmé que la hausse du salaire entraînerait un accroissement des prix de tous les biens. Ricardo montre que l'effet serait plus complexe. N'oublions pas que la hausse du salaire réel obère le profit. En cas de hausse du salaire réel, les biens dont la production est intense en travail connaîtraient une forte hausse de leur coût salarial accompagnée d'une faible baisse de leur coût du capital : leur valeur augmenterait. Celle des biens intenses en capital baisserait car la faible hausse du coût salarial serait plus que compensée par la baisse plus importante du coût du capital. Cet effet différencié est souvent appelé *effet Ricardo*.

L'effet Ricardo se marque dans la formule (2.3). : lorsque  $t$  est plus élevé, la baisse de  $f(w)$  voit son poids accru par rapport à la hausse de  $w$ , du fait de l'exposant.

---

<sup>7</sup> Ricardo [297] p. 35

L'effet Ricardo concerne les variations du salaire REEL. Une variation du salaire NOMINAL aurait évidemment un impact sur le prix nominal. Mais cet effet serait imputable à la baisse de la valeur de la monnaie envers l'ensemble des autres biens y compris le travail, et non à la hausse des salaires.

Considérons les trois variables qui interviennent dans l'équation (2.1), en l'occurrence  $L$ ,  $r$  et  $t$ . Ricardo estime que c'est le temps de travail  $L$  qui est, de fait, responsable de la plus grande part des variations de la valeur. Il constate que  $r$  fluctue généralement à l'intérieur d'une marge assez étroite. Quant à  $t$ , il ne semble plus s'en soucier beaucoup. Il est déconcertant de voir comment Ricardo oublie par moments ce facteur qu'il a lui-même mis en évidence.

De sa théorie de la valeur, Ricardo tire la conclusion : « The labour of a million of man in manufactures will always produce the same value<sup>8</sup> but not always produce the same riches. By the invention of machinery, by improvements in skill, by the division of labour, or by the discovery of new markets, where more advantageous exchanges will be made, a million of man may produce double or treble of amount of riches...but they will not on that account add any thing to value ; for every thing rises or falls in value in proportion to the facility or difficulty of producing it »<sup>9</sup>. On pourrait assimiler la « riches » à la prospérité effective et la « value » au revenu national réel des économistes. Supposons que dans l'économie, tout soit constant, y compris le niveau des prix monétaires, sauf un accroissement général de la productivité qui fait croître la production de 10% avec la même quantité globale de travail. Dans l'optique ricardienne, on devrait considérer que la valeur de la monnaie s'est dégradée de 10%. Dans l'optique de la comptabilité nationale telle qu'elle est pratiquée couramment, la perte de valeur de la monnaie est identifiée à la hausse des prix nominaux.

C'est l'aspect dynamique de la théorie de la valeur qui intéressait le plus Ricardo. « When commodities varied in relative value, it would be desirable to have the means of ascertaining which of them fell and which rose in real value, and this could be effected only by comparing them one after another with some invariable standard measure of value, which should itself be subject to none of the fluctuations to which other commodities are exposed »<sup>10</sup>. Si la quantité de travail seule déterminait la valeur, ce ne serait pas trop difficile. Par exemple, si de  $t_1$  à  $t_2$ , la valeur du kilo de café passait de 1 à 1,2 kilo de thé, il suffirait de voir si c'est le temps de travail pour produire le café qui a augmenté de 20% ou si c'est le temps de travail pour produire le thé qui a baissé de 16,7%. Mais les variations dans la répartition entre le profit et le salaire viennent compliquer l'affaire, comme l'indique l'équation (2.3).

Le souci de Ricardo est bien légitime, car en l'absence d'un étalon invariable, les comparaisons de prix dans le temps sont toujours biaisées. Cette quête de la *mesure invariante de la valeur* fut sa chimère. Assez arbitrairement et sans trop de conviction, Ricardo décréta que l'or serait la mesure invariante de la valeur car sa période de production serait assez moyenne et la quantité de travail requise par sa production

---

<sup>8</sup> Ceci n'est vrai que si l'on neutralise les variables  $r$ ,  $t$  et  $w$ , ce qui pose problème car  $r$  n'est négligeable qu'à long terme alors que  $t$  n'est négligeable qu'à court terme. La neutralisation de  $w$  est acceptable, car il s'agit ici du revenu national et non de valeurs relatives.

<sup>9</sup> Ricardo 20.2

<sup>10</sup> Ricardo [297] p. 43

serait assez stable. Ces considérations manquent manifestement de rigueur mais Ricardo semble se contenter d'une approximation, dont la justesse n'est pas évidente. Toutefois, sa correspondance semble indiquer que vers la fin de sa vie, il se mit à douter de l'existence d'une telle mesure invariante.

Concluons cet important chapitre sur la théorie de la valeur avec l'opinion de Ricardo sur l'idée très répandue que la valeur d'échange serait simplement déterminée par l'offre et la demande ? «This opinion has become almost an axiom in political economy and has been the source of much error in that science»<sup>11</sup>. «The proportion between supply and demand may, indeed, affect the market value of a commodity, until it is supplied in greater or less abundance, according as the demand may have increased or diminished; but this effect will be only of temporary duration»<sup>12</sup>. Les écarts du prix de marché par rapport au prix naturel sont possibles, mais ils sont précisément l'élément déclencheur des forces du marché qui ramèneront le prix à la valeur. L'accroissement de la demande élèvera le prix, ce qui fera hausser le profit, d'où proviendra l'accroissement de l'offre qui poussera le prix de marché à la baisse jusqu'à qu'il égale le prix naturel.

Abordons maintenant le modèle de Ricardo quant à la répartition du revenu. Un élément clé est le concept de *rente différentielle*, qui a largement contribué à sa notoriété. Alors que selon les physiocrates, la rente rémunérait la productivité de la terre, selon Ricardo, elle paye sa rareté, ou plus exactement la rareté des bonnes terres fertiles. Pour nourrir sa population, la société doit mettre en culture des terres de fertilité variable et Ricardo postule que les meilleures terres sont les premières à être cultivées. Nous savons que la valeur du blé dépend de la quantité de travail<sup>13</sup> nécessaire pour le produire, mais celle-ci diffère précisément suivant qu'on ait affaire à une meilleure ou à une moins bonne terre. Par exemple, 50 heures de travail produiront 100 qx de blé sur une terre fertile alors qu'il en faudra 80 sur la terre la moins fertile. Puisque tous les producteurs doivent atteindre le seuil de rentabilité, c'est la quantité de travail sur la plus mauvaise terre qui déterminera la valeur. Comme les salaires des ouvriers agricoles sont les mêmes, quelle que soit la fertilité du sol, les fermiers exploitant de meilleures terres devraient bénéficier d'une rentabilité supérieure et faire des superprofits proportionnels à la qualité du sol qu'ils cultivent. Il n'en sera pourtant rien. Le propriétaire foncier fera jouer les enchères et louera sa terre au fermier qui acceptera de payer la rente foncière la plus élevée ; c'est donc la rente foncière qui intégrera le surplus dû à la productivité plus grande et non le profit du fermier qui suivra la règle générale d'égalisation des taux de profit par la concurrence. La rente d'une terre vaut la différence entre le produit qui en est retiré et le produit qu'une même quantité et qualité de capital et de travail obtiendrait sur la terre la moins fertile.

La rente est une « marge » rendue par le prix au propriétaire d'avantages rares. « Corn is not high because a rent is paid, but a rent is paid because corn is high »<sup>14</sup>. Ricardo reproche à Smith de ne pas l'avoir compris. Rappelons-nous que Smith ajoutait la rente au salaire et au profit pour obtenir le prix.

---

<sup>11</sup> Ricardo [297] p.382

<sup>12</sup> Ricardo [297] p.382

<sup>13</sup> Ricardo pratique la simplification consistant à assimiler le coût de production, véritable déterminant de la valeur, à la quantité de travail incorporée.

<sup>14</sup> Ricardo [297] p. 74

Il y a donc une nuance subtile entre rente et coût. Certes, dans les comptes du fermier, la rente apparaîtra comme un coût, car il doit la payer au propriétaire foncier. Mais du point de vue économique, il en va autrement. Le fait que la terre marginale ne rapporte pas de rente montre bien que celle-ci n'est pas le coût de la terre de la même façon que le salaire est le coût du travail. Ricardo envisage l'hypothèse où les terres les plus fertiles seraient disponibles à volonté : « no rent could be paid for such land, for the reason stated why nothing is given for the use of air and water or for any other of the gifts of nature which exists in boundless quantity »<sup>15</sup>. Le même argument vaut pour le prix d'acquisition de la terre. Dans un pays où il resterait de bonnes terres non appropriées, le prix de la terre serait nul.

Soit une terre fertile dont la mise en culture requiert un capital<sup>16</sup> de £1000 produisant 100 qx de blé ; à côté une deuxième terre moins fertile dont la culture requiert également un capital de £1000 avec un produit de 80 qx. Avec un capital de £ 2000, les deux terres seront cultivées et la plus fertile rendra une rente valant 20 qx de blé. Ceci est la première forme de la rente différentielle, que nous avons déjà expliquée ci-avant. On l'appelle souvent la forme *extensive*. Mais Ricardo montre la possibilité d'une seconde forme de rente foncière, souvent appelée *intensive* : la deuxième tranche de £1000 de capital ne serait plus dépensée sur une deuxième terre, mais toujours sur la première ; celle-ci bénéficierait d'un capital de £2000 pour elle seule. Voyons comment il peut en résulter de la rente.

L'investissement d'un deuxième capital de £1000 sur la terre la plus fertile fait hausser sa production mais moins qu'un doublement, car les doses successives se révéleront de moins en moins productives. Supposons que la production passe de 100 à 185 qx. Cet investissement sera préféré à celui sur la terre moins fertile (qui ne rapportait que 80) et cette dernière ne sera pas cultivée. Mais si le capitaliste accepte un retour de 85 sur la 2<sup>e</sup> tranche de capital, il acceptera ce même taux sur la première tranche, comme il avait accepté 80 quand les deux tranches de capital étaient investies sur des terres différentes ; il ne peut y avoir des taux de profit différents pour des investissements différents. Le capital entier sera rémunéré selon la productivité de sa tranche la moins productive ; l'investissement de £2000 rapportera 170 qx au fermier ainsi qu'une rente de 15 qx au propriétaire. Des applications successives de capital et travail sur une même terre ont donc le même effet que des applications successives sur des terres de moins en moins fertiles. Dans les faits, les applications intensives et extensives du capital se combinent.

Comme tout bien, le travail a une valeur naturelle que Ricardo définit ainsi : « that price which is necessary to enable the labourers to subsist and to perpetuate their race, without either increase or diminution »<sup>17</sup>. Il s'agit plutôt d'un minimum culturel que d'un minimum biologique, puisque Ricardo considère qu'il dépend de la coutume. Le niveau du salaire dépend essentiellement du prix des biens de consommation ouvrière. Le prix du blé est donc le facteur qui guide le salaire, car il représente la plus grande part de la dépense de la classe ouvrière.

---

<sup>15</sup> Ricardo [297] p. 69

<sup>16</sup> « Capital » est ici un raccourci simplificateur pour l'ensemble capital et travail, que Ricardo fonde en un tout indistinct.

<sup>17</sup> Ricardo [297] p. 93

Comme les autres biens, le travail peut être tantôt abondant tantôt rare, ce qui écarte son prix de marché du salaire naturel. Mais le processus malthusien de hausse de la natalité lorsque le revenu est élevé ou de dénatalité lorsque le salaire est bas ramène le salaire à son niveau naturel, après un délai qui peut, certes, être assez long.

D'après Ricardo, il existe une tendance historique à l'accroissement de la population, donc aussi à l'accroissement de la production agricole, donc aussi du coût de production du blé à cause de la nécessité de mettre en culture des terres de moins en moins fertiles, donc aussi à l'accroissement du salaire. Le salarié ne bénéficie d'ailleurs pas de cette hausse, puisqu'elle sert à compenser l'augmentation des prix agricoles, dont nous avons vu qu'elle profite exclusivement aux propriétaires fonciers.

Toujours sur base de cette conception malthusienne, Ricardo critique les velléités interventionnistes du législateur, qui pourrait être tenté de réglementer les salaires, par exemple en fixant un plancher. Le seul effet serait d'accroître la natalité et donc de réduire le bien-être ouvrier. A propos des « poor laws », Ricardo ne craint pas d'écrire : « every friend to the poor must ardently wish for their abolition »<sup>18</sup>.

Le prix se compose du profit, du salaire et de la rente. Comme la rente est déterminée de façon exogène par les différences de fertilité des terres, on peut considérer les variations du profit et du salaire comme une opération à somme nulle. Puisque le salaire connaît une tendance historique à l'augmentation, le profit tend forcément à diminuer à long terme. La raison fondamentale de cette baisse est la hausse du coût de production du blé qu'entraîne la satisfaction de la demande d'une population croissante. Le tableau est maintenant complet : la tendance historique de la répartition du produit entre les classes sociales est celle-ci : hausse réelle de la rente foncière, hausse nominale (mais pas nécessairement réelle) du salaire, baisse du taux de profit. Il y a toutefois une limite à cette chute du profit : si le taux de profit décline trop, l'accumulation du capital sera découragée et la demande de travail baissera, et avec elle le salaire, la natalité, la population ... et les prix agricoles.

Ricardo admet que l'amélioration de la productivité, tant dans l'industrie que dans l'agriculture, est favorable au profit, mais il ne prête pas à ce facteur la capacité de contrecarrer le déclin du taux de profit. Ricardo note pourtant lui-même que les ouvriers sont toujours en concurrence avec les machines et que l'accroissement des salaires stimule la mécanisation de la production qui favorise le profit.

Ricardo réfute qu'à part le renchérissement des biens agricoles, d'autres causes puissent entraîner une chute tendancielle du taux de profit. Ce qui l'amène à critiquer la vision de Smith, selon laquelle l'accroissement du stock de capital à long terme entraînera une concurrence plus acharnée, qui réduira le taux de profit. Sa réplique invoque un argument que nous approfondirons dans la section consacrée à J.B. Say : toute hausse de la production et de l'offre crée du revenu et s'accompagne d'une hausse de la demande ; tout investissement a donc nécessairement des débouchés.

\*

---

<sup>18</sup> Ricardo [297] p. 106

Malthus : voir extrait 5

Ricardo et la monnaie : voir extrait 6

Ricardo et la dette publique : voir extrait 45

Sraffa redécouvre Ricardo : voir extrait 31